

Jean-Michel Guyot

Ralentir, travaux !

-1-

J'écris, j'écris beaucoup, et presque chaque jour. Un texte en chasse un autre. Je laisse passer quelques mois voire seulement quelques semaines, et ça ne manque pas : à la relecture, je ne me reconnais pas dans ce que j'ai écrit, tout en sachant, bien sûr, que c'est bien moi qui ai écrit ce que je relis.

En dépit de cela, je puis décider de rassembler divers textes en vue de composer un livre qui se tienne, avec une thématique, une progression, un rythme et un tempo. Je garde un souvenir vif des divers mouvements de pensée auxquels j'ai su donner forme : je reste fidèle aux pensées transcrites et communiquées et fidèle aux intentions qu'elles révèlent, absolument sûr de mon fait, et pourtant ces textes que je puis légitimement dire miens me paraissent étrangers, bien que lus et relus, familiers par conséquent, non seulement parce que c'est moi qui les ai élaborés et parce qu'ils témoignent de préoccupations constantes, mais aussi parce qu'ils m'ont accompagné pendant un temps certain, armé que j'étais de la certitude de faire œuvre au cœur d'une problématique bouillonnante parfaitement et heureusement maîtrisée.

Je suis par conséquent toujours étonné de constater que des textes longuement travaillés me deviennent étrangers.

C'est cet étonnement que j'entreprends ici d'interroger.

-2-

Ainsi donc, je pars du fait suivant : je ne me reconnais plus dans ce que j'ai écrit voici quelque temps.

Est-ce à dire qu'un écart s'est creusé entre ce qui m'était apparu et ce qui, en moi, peut encore s'en dire, au moment où je relis ce qui m'était venu en toute innocence à la faveur d'une intuition ou bien faut-il penser qu'une scission s'est opérée - peut-être déjà même au moment où j'écrivais - entre *ce qui appert à un temps T* et ce qu'en j'en ai pu dire dans l'après-coup qui a vu naître le texte ?

Y aurait-il une perception pure et intangible trahie par l'écriture mobile ou bien serait-ce l'écrit - le dit qu'il porte - qui seul serait pérenne par rapport à la réalité mouvante ?

Est-ce ma perception qui a changé ou bien ce que j'ai écrit était-il déjà en décalage par rapport à ce que j'avais perçu, qu'il fût pérenne ou volatile important peu ?

Perception et écriture ne sont pas les deux faces d'une même monnaie qui ne se font jamais face.

Recto et verso passent l'un dans l'autre : au moment d'écrire, la pièce jetée en l'air abolit la fixité du pile ou face : *ce qui appert* et *ce qui s'écrit* ne se feront jamais face.

C'est cet impossible face à face dans la chute du temps qui brouille la différence temporelle entre le passé et le présent, rendant présent ce qui appartenait au passé dans l'ordre du temps vécu et vouant au passé la facile, la trop facile présence, comme si voir exigeait *le détour d'absence* qui dédouble la présence dans le souvenir qu'on conserve d'elle - qui se conserve en lui - au moment même où il faut endurer son absence.

La mémoire est féconde en souvenirs recomposés ou créés « de toutes pièces » pour les besoins de la cause psychique qui les voit naître. La mémoire s'inscrit dans la mémoire : elle n'est aucunement un réceptacle passif, mais un processus constant de mise en ordre du donné spatio-temporel perçu jadis, naguère et dans cet impossible maintenant maintenu dans son impossibilité qu'est l'écriture en acte.

Temporalité étrange, j'en conviens : dans cette perspective, *ce qui appert*, ce qui est manifeste, n'est en rien pérenne, seul l'écrit lui assurant durée et stabilité, mais force est de constater que, si l'écrit perdure, l'écriture, elle, entendue comme processus de mise en perspective du sens à travers la rédaction d'un texte en devenir, est volatile, voire même volage, inconstante, travaillée par la contradiction, cette dernière étant elle-même le fruit d'un débat intérieur où le oui et le non s'emmêlent et se démêlent, toute dichotomie étant pour un temps - le temps d'écrire - comme suspendue.

Et si l'écriture était en quelque sorte, dans la stricte perspective que je viens de dégager du moins, une deuxième mémoire qui seconde la mémoire psychique en la redoublant ?

Ce qui appert, on le sent fortement, dépend de tant de facteurs - travail de la mémoire psychique, aléas de l'histoire personnelle qui induisent changements d'avis voire même de perspective et écriture en prise indirecte sur ces deux phénomènes connexes - qu'il faut trouver un nom qui chapeaute cet ensemble mouvant : je propose de l'appeler *Mnémosyne*.

Mnémosyne est *ce qui appert*, soit l'ensemble de ce qu'il y a à penser - la tâche infinie de la pensée - dans ce temps suspendu qu'est l'écriture suspendue au temps de vivre, ce qu'ailleurs j'ai appelé : *quelque part entre vivre et écrire*, soit ce lieu improbable où se décide tant la vie qui s'écrit que l'écriture vécue.

Que le temps soit une perspective active autonome, et non seulement, et avant tout, une action laissée au libre-arbitre d'un sujet - le sujet du verbe écrire - , voilà qui n'est pas sans conséquence, d'autant plus que celui ou celle qui écrit agit bel et bien sur le temps qui travaille pour lui dans le travail qu'il mène avec son exigeante complicité.

La complexité du temps dessine une complicité qui tend à distendre l'exercice unilatéral de la maîtrise.

Comparable à une corde à danser, au-dessus de laquelle bondissent les figures de pensée et de style, tenue d'un bout par le temps et de l'autre par l'écrivain, la maîtrise du temps vécu dans le temps de l'écriture accouche d'un temps qui n'est plus un fatum inexorable, le sujet d'écrire n'étant plus non plus, quant à lui - dans un impossible quant à soi béat - le seigneur et maître de l'histoire qui se raconte à travers lui, ce qui implique de prendre en compte tous les déterminismes à l'œuvre dans l'élaboration de l'œuvre, tout en affirmant la liberté de *ce qui*

appert en ses rebonds, ses imprévus et ses impasses, liberté plurielle prise par le temps pris par l'écrivain.

Cette liberté du temps trace les grandes lignes d'une responsabilité terrible, pour peu que l'écriture se veuille l'espace propice par où s'affirme sans concession ce qui est en jeu dans tout témoignage qui se veut digne de foi.

Responsabilité et témoignage de qui et de quoi ?

Il est difficile à qui écrit d'être son propre contemporain.

Il faudrait pour ainsi dire écrire à tous les temps en même temps, ce qui est impossible, l'écrivain contournant cette impossibilité en optant sciemment pour tel temps et tel mode en fonction de *l'urgence à dire* : il agit comme un compte-gouttes ou un filtre qui ne laisse pas tout passer en même temps, affirmant par là la différence temporelle malgré qu'il en ait.

L'urgence à dire est ce qui advient à la parole dans l'écoute que pratique qui écrit au moment où il s'abandonne aux forces en présence en lui.

A minima, celui qui écrit atteste les changements qui affectent sa psyché au moment où il écrit : moment composite constitué de divers moments qui vont de l'intuition à la réalisation en passant par les diverses phases d'incubation du texte, sans oublier les altérations que subit le manuscrit confié à l'éditeur.

Les Confessions de Saint Augustin sont le modèle d'un témoignage qui atteste une révélation qui a bouleversé une vie : il y a un avant et un après, tandis que nous voyons Montaigne élaborer sa pensée au fil du temps, sans que jamais les jeux ne soient faits d'emblée, car il n'y a pas chez lui de révélation inaugurant une période nouvelle, mais une lente maturation de la pensée qui se pense sur le terrain si riche de la culture acquise tout au long de sa vie par l'honnête homme Montaigne.

Un chemin de Damas est toujours lourd à porter. Le chemin ne porte plus qui l'a conduit d'un point à un autre, son trajet ayant radicalement changé de sens en cours de route. Tout s'est inversé : le chemin ne porte plus le voyageur qui porte désormais dans son cœur la parole du chemin nouveau qui s'ouvre à lui.

On conçoit que la parole d'un dieu révélé induise des effets psychiques qui agissent par contagion par le biais de la parole transmise oralement puis transcrite par l'intéressé ou non. On n'en a jamais tout à fait fini avec les textes fondateurs, ne serait-ce que parce qu'ils se sont voulus fondateurs, et se veulent ainsi encore aujourd'hui dans la parole des héritiers de la parole initiale.

Tout écrit qui se veut littéraire atteste en se faisant le témoin du processus d'attestation.

Certes, l'écart est considérable qui sépare, par exemple, les récits autophages de Blanchot d'un livre comme *La douleur* de Duras. Idem pour le poème de Paul Celan *Todtnauberg* mis en regard avec un livre malveillant ou bienveillant consacré à Martin Heidegger.

Le dédoublement de la présence vécue dans le présent du souvenir voué au passé recomposé s'accorde pleine liberté au sein de l'écrit en train de naître à lui-même dans *le redoublement* qu'opère tout témoignage se voyant témoigner dans la personne qui l'écrit.

Le redoublement autoscopique agit ainsi comme le gardien de toute véracité.

Le redoublement veille sur le parfait ordonnancement des faits à la lumière desquels ce dernier s'ordonne, mais sous la garde de cette lumière seconde qui émane de cette logique en acte qu'est l'écriture souveraine.

Le redoublement opéré par l'écriture donne sa pleine autorité à l'écriture qui ainsi se dédouble en se redoublant : témoignage et témoignage du témoignage sont indissolubles.

Ainsi, une puissance veille sur le gardien sans jamais le surveiller.

Cet ange annonce ce qui est advenu - *ce qui appert* - dans un avenir d'écriture indécidable, décisif et décisoire partagé par le temps et celui qui prend le temps d'écrire.

L'écriture en tant que présence évanescence - et par conséquent présence de l'évanescence - se dédouble tout comme la présence vécue dans le présent du souvenir voué au passé recomposé : c'est l'impossible congruence de ces deux calques qui produit le texte pérenne.

Deux calques en effet : le calque du souvenir et le calque auquel procède l'écriture qui, en apparence seulement, calque sa démarche sur le premier calque.

L'écriture est bel et bien tentée de rendre justice à l'évanescence en répondant à l'évanescence par l'évanescence, en faisant correspondre son évanescence propre avec l'évanescence du vécu, mais le deuxième calque ne procède pas exactement de son autre, précisément parce que l'écriture évanescence laisse des traces, tandis que le vécu évanescence, lui, se survit dans le calque qu'en fait le souvenir mobile qui retravaille sans cesse les traces mnésiques qui le composent.

Nous entrons dans une double contradiction : les deux évanescences ne s'équivalent pas, mais se répondent, tandis que les marques laissées par l'écriture et les traces mnésiques ne coïncident pas.

C'est ce décalage temporel qui décide de l'existence du texte comme futur témoin d'un événement déjà passé parce que passant par le témoin toujours en retard sur l'événement qu'est tout témoin se regardant témoigner.

L'écriture dispose de sa propre impropre mémoire. Toujours à côté de la plaque, comme le souvenir recomposé, mais différemment : en dépit du fait que l'écrivain a devant lui de grands modèles, son écriture, elle, est sans modèle aucun, pour peu qu'il ne soit pas un vil imitateur ou un épigone.

L'évanescence de l'écriture ne correspond pas trait pour trait à l'évanescence du vécu. Elle n'est pas l'image ou la représentation d'un vécu initial évanescence, mais c'est précisément dans cette impossible correspondance que s'affirme et s'affiche l'évanescence recherchée et aimée pour ce qu'elle est : le mouvement même du temps qui en passe par nous, quand nous nous décidons à écrire.

Il faut donc paradoxalement en passer par les traces et les marques pour rendre justice au temps.

Cette résolution a les apparences d'une petite révolution : à force de tourner autour du même point fixe, nous sommes pris de vertige, et l'espace avec nous.

La rotation nous transforme, faisant de nous tout entier une image sans modèle, ce dernier n'étant donné qu'en fin de course, quand la linéarité du texte discursif s'est repliée sur elle-même pour donner un texte achevé devenu son propre modèle qu'il refuse à l'avenir d'imiter à travers l'écrivain qui ne se reconnaît plus en lui.

Un bref moment, le texte et nous n'avons fait qu'un. Nous avons tutoyé le texte, notre compagnon. Il nous semblait, au moment d'écrire, n'être tout entiers que tension vers la vérité qui se dévoile, mais une fois le texte achevé le voile épais est retombé. Il faut tout recommencer.

Le plaisir du texte en train de s'élaborer est un plaisir de tension : on va de tension en tension à mesure qu'on donne forme à l'énigme en croyant la résoudre.

De cette excitation, il ne reste rien que le résultat qui en a accompagné la réalisation, un texte, rien qu'un texte, un de plus, d'où, à la relecture, une légère déception pour celui qui l'a écrit, d'où aussi un plaisir renouvelé, quand un lecteur fait état d'un bonheur de lecture qui ravive l'intérêt que nous avons porté aux questions soulevées dans le texte, questions revivifiées, non fermées, non résolues à nouveau, le texte faisant problème maintenant pour qui l'a lu et relu.

C'est le voile tendu sur la statue, puis brusquement retiré d'elle, qui donne tout son prix à ce rare moment où la vérité se dévoile, sachant que la statue, en son dévoilement permanent, recrée un voile second qu'il nous faut à nouveau retirer, si nous voulons l'apercevoir un bref instant dans sa permanence d'objet d'art qui fait advenir la vérité qui ne préexiste pas à son dévoilement.

Car c'est l'instant du dévoilement qui crée la statue qui appelle le dévoilement, même si, dans l'ordre des faits, il aura fallu qu'un sculpteur donne d'abord forme et vie à une matière dite première.

La matière première, c'est lui tout autant dans la dangereuse indétermination de la réalité à laquelle il oppose, dans sa création, une idée dans une forme, une forme dans une matière, soit un voile dévoilé-dévoilant.

C'est ainsi, et pas autrement, que l'écriture, elle aussi, dessine un espace entre vivre et écrire, écrire étant toujours en retard sur l'écriture qui n'existe qu'en avant de ce qui se donne à lire au moment où les signes sillonnent la page blanche.

Ecrire serait pour ainsi dire la proue du *navire existence* qui vogue sur *une mer d'écriture* préexistante, *ce qui appert* étant tout cela à la fois - l'écrit produit par l'écriture, et jusqu'à l'écriture de l'écrit, c'est-à-dire l'écriture s'observant écrire - et aussi moins que cela : ce pauvre sillage écumant, à la blancheur éblouissante, que *le navire existence* laisse derrière lui, à cette nuance près que le tenace sillage ne cesse de se reconstituer à la poupe, donnant

l'impression qu'il traque le navire comme pour lui demander des comptes, ultime témoignage qui atteste, un bref instant constamment renouvelé, qu'un reste subsiste que l'écrit fendant les flots de *la mer d'écriture* n'a pas su dire à temps.

Le sillage poursuit le navire existence comme sa mauvaise conscience, rappelant sans cesse à qui écrit que *ce qui appert*, embarqué sur *la mer d'écriture*, perdure, mais comme perdu.

Ce qui appert persiste et signe, fait signe vers le reste perdu qu'il désigne comme persistant dans l'irréversible de la perte.

Ainsi, il apparaît que *ce qui appert* n'existe qu'à travers ce que j'en ai pu dire, piégé qu'il est dans un passé d'écriture. Rendu présent par l'écrit, *ce qui appert* revient hanter l'esprit qui ne s'y retrouve pas, tel un lieu fantôme qui se chercherait un hôte de passage.

A la relecture, *ce qui appert* n'est pas exactement périmé : il conserve toute sa valeur, il mérite d'être considéré, mais un autre aurait pu tout aussi bien l'écrire : je ne m'y reconnais que partiellement, comme si l'essentiel de ce que j'avais voulu signifier m'avait en fait échappé à la première rédaction.

La mer d'écriture est cet espace de partage qui partage, chaque navire suivant sa propre route maritime vouée à la disparition dans l'écume des jours.

Ainsi, écrire fixe *ce qui appert*, mais nullement ce qui apparaît. C'est à première vue absurde.

Ce qui est advenu, *ce qui appert* aussi bien, ne fait sens qu'au moment où, le procès d'écriture étant provisoirement achevé, il appert que ce qui est apparu ne coïncide déjà plus avec *ce qui appert et qui demeure tracé*.

L'apparoir fait-il défection au moment-même où il apparaît en son aperture ou bien est-ce le temps qui l'a altéré ?

Cette alternative ne va pas de soi, car en fait vivre et écrire jamais ne coïncident pleinement. C'est dans un seul et même temps, celui de l'écriture qui suspend la vie, ne conservant d'elle que ce qui peut se vivre en écrivant, que vivre et écrire ne se font pas face, mais font partie du même jeu.

Jeu du monde et jeu de l'existence dans le monde ne font qu'un, l'écriture seule donnant à percevoir le décalage heureux qu'elle introduit au sein d'une existence qui se voue à l'écriture, ainsi laissant ouverte la question de la perception de ce qui apparaît comme significatif dans ce gigantesque branle-bas qu'est la réalité foisonnante.

Le regard de Dieu est impossible, mais tout ce qui advient dans le monde fait sens, se concentre en un sens qui donne à penser que la pensée n'y suffira jamais, que son mode d'exposition discursif lui interdit toute synthèse prématurée, le flux du temps interdisant les conclusions hâtives et la prise en compte de la globalité des phénomènes étant impossibles.

Et même à supposer qu'elle fût possible, quelle pensée serait assez puissante pour proposer un modèle d'explication et d'explicitation - l'exposition de la pensée exposée à ce qui s'expose - à même de dire une fois pour toute ce qu'il en est ?

Tout, alors, est-il à recommencer encore et encore ?

Il faudrait, pour le croire, que *ce qui appert* restât intangible, ce qui n'est manifestement pas le cas, comme on l'a laissé entendre plus haut en un buisson de questions.

Ce tout auquel je fais face - *ce qui appert* à un moment précis du temps et dont l'écriture s'empare - englobe toute ma personne et le texte où elle s'est concentrée, avec pour horizon indéfini rien moins que le monde entier dont je ne percevrai jamais qu'une infime partie.

Comment se fait-il alors que ma personne ne se reconnaît pas dans le texte devenu sinon étranger, du moins assez étrange pour me donner l'impression qu'il aurait pu être rédigé par un autre ?

Est-ce *ce qui appert* ou bien moi-même qui a changé ? En fait, la question ne se pose pas : au moment d'écrire, les mots s'imposent, dictés qu'ils sont par la perception que j'ai de ce qui appert, la perception étant partie intégrante de *ce qui appert*.

Cette perception qui est mienne, outre qu'elle a été informée par la culture dans laquelle j'ai baigné enfant - *le geste et la parole de Leroi-Gourhan* : les chaînes de procédures propres à tel ou tel ensemble humain : les savoir-être et savoir-faire pratiqués dans telle ou telle civilisation - cette perception n'est pas mienne : j'y suis approprié dans l'exacte mesure où je me la suis appropriée en développant les « bons gestes », en employant les « mots justes », en étant dans la norme imposée, l'écriture, elle, agissant alors comme *un filtre grossissant* qui laisse passer dans ses fines mailles invisibles tel ou tel aspect de ce que j'ai perçu.

Certes, la pratique de l'écriture elle-même est normée ; elle respecte l'impératif catégorique de l'orthographe d'usage et de la grammaire (morphologie et syntaxe). Pas d'écriture, en effet, sans contrainte formelle.

La liberté est à ce prix. Mais la liberté de qui, de quoi ?

La liberté de la personne qui écrit, c'est-à-dire aussi bien du temps qui porte *ce qui appert*.

De prime abord, tout est resté en place : en témoignent ces lignes tracées il y a peu, que je reconnais comme étant bien de moi, mais, événement ou changement d'humeur, peu importe, la perspective a changé, s'est déplacée plutôt, comme si, las de contempler le tableau que pourtant j'ai négligé des semaines ou des mois durant, je me retrouvais à tourner autour du tableau comme autour d'une statue qui ne dit pas son nom.

Phénomène qui a lieu tant au niveau macroscopique du texte entier abandonné puis relu qu'au niveau microscopique du peu à peu de tout texte en train de s'écrire dans l'urgence à dire constante et la patience renouvelée.

En est-il alors comme si le tableau avait au moins été retourné contre sa cimaise, afin qu'il soit oublié pour quelques temps ?

Pas exactement, car le tableau reste visible tel qu'il fut initialement créé par moi, mais un espace nouveau semble l'atteindre à travers un souffle jamais encore ressenti, souffle qui fait pâlir les couleurs, rejette dans l'indistinct les formes initialement choisies puis étalées sur la

toile blanche de ma rêverie verbale fixée là dans l'attente de rien d'autre que de *ce qui appert*, mais sujette maintenant à un regard nouveau.

On commence d'écrire le jour où les idées se cherchent en nous.

On écrit pour chercher des idées.

Voilà deux propositions contradictoires qui demandent à être pensées en même temps pour rendre ce qui est vécu par l'écrivain au moment où il écrit.

C'est dans cette tension féconde que se dessine un destin d'écriture ouvert sur l'inconnu sans objet.

Pas étonnant, dans ces conditions, que ce que nous écrivons nous réserve des surprises, bien après que nous l'avons écrit.

L'étonnement est de tous les instants, étant cette écoute inquiète de savoir, si le murmure va continuer ou s'interrompre, sachant que, paradoxalement, il ne persiste vraiment, à ce qu'il semble, que si nous prenons la parole à notre tour, en en détournant les eaux calmes ou furieuses vers cet espace étale qu'elles constituent à la surface duquel elles se font miroir profond de *ce qui appert*. Savoir vraiment essentiel, seul repère dans *la mer d'écriture* « veuve de routes » (Dufrenne et Vernant).

L'écriture, ainsi, serait cette aporie continuée *et* intermittente qui s'achemine vers elle-même, de *poros* en *poros*, dans cette apertures ouverte par le temps qui donne, au même instant, sur la nécessaire finitude de la finition qui vise un travail fini et l'inquiétude infinie inhérente à la recherche d'un point fixe dans *cet espace-temps écrit s'écrivant où le centre est partout et la circonférence nulle part*.

Jean-Michel Guyot
25 septembre 2011